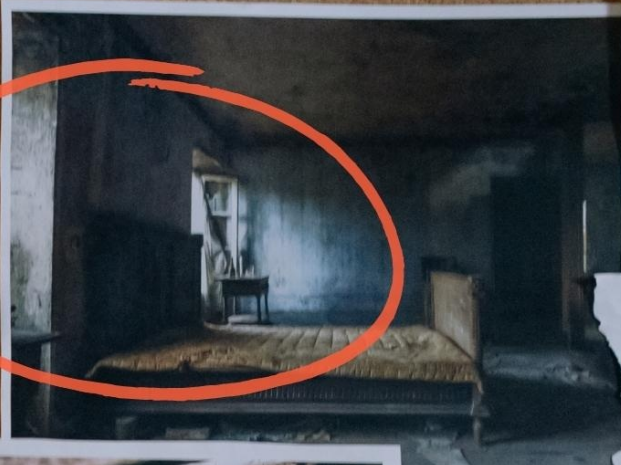
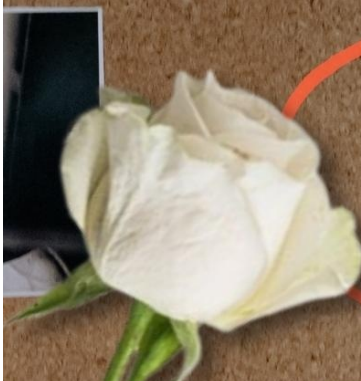
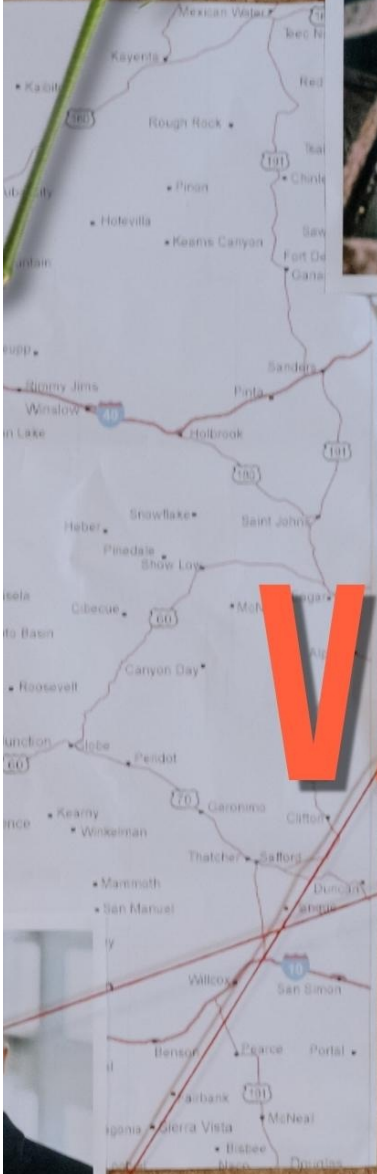


rages, and fights on

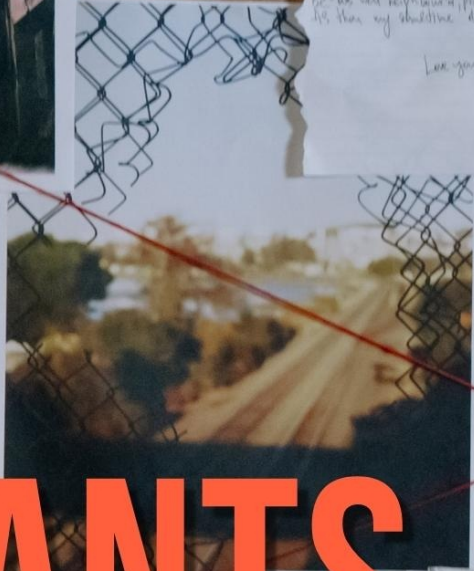


My dear friend!  
 Here are some nice ideas  
 Let it be softly frothy, then by the  
 for, by the sacred influence of the sun,  
 the Olympians of Heaven and the night,  
 by all the operations of the earth,  
 fresh whom we do wish, and cease to be,  
 Here, I determine all my part must be,  
 Propriety and propriety of heart,  
 but as a "stranger" to my heart and we  
 hold thee from this, however the barbarous,  
 O that makes his eye motionless, makes  
 to surge, his appetite, than to my bosom  
 for, as well with heart and mind, and  
 as, than my shuttle daughter

Love you for ever soon  
 B. B.



I'll  
 kill  
 you!  
 B.B.



# VARIANTS

U.S. troops in northeast Syria



## Thais Ménard



Location



Thais Ménard

Variants

© Thaïs Ménard, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3473-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Les gens ont peur de ce(ux) qu'ils ne comprennent pas.*

*Certains d'entre eux seront là pour te protéger,  
Et d'autres tenteront de te détruire, Alexander. »*

# CHAPITRE 1

J'ouvre lentement les yeux, la tête lourde. Mon dos raidi me fait souffrir, maintenu contre le dossier de la chaise avec force. Mes poignets sont liés devant moi, posés sur la surface d'une table lisse. La pièce est sombre et je peine à discerner clairement où je suis. La panique me prend soudainement et je tente de me lever de ma chaise, sans succès. Mes chevilles sont entourées d'un lien qui les maintiennent immobiles. Je secoue mes menottes avec rage et abat mes poings sur la table, qui ne bouge presque pas. Un bruit à l'extérieur de la salle attire mon attention et je me redresse aussitôt, silencieuse. La porte d'accès s'ouvre et je repère, dans la lumière de l'entrebâillement, une caméra de surveillance posée sur le mur opposé. Je la fixe quelques instants avant de porter mon regard sur l'homme en uniforme qui vient d'entrer dans la salle. Sa collègue lui donne un dossier de papiers, qu'il saisit avec un hochement de tête :

« Ouais, je sais. Il faut qu'elle parle. »

Il s'assoit devant moi en faisant racler sa chaise métallique sur le sol carrelé. Avec une lenteur extrême, l'homme étale ses fiches sur la table et croise ses mains devant lui calmement. Sa voix rauque résonne dans la pièce et me glace le sang :

« Prénom, nom, âge. C'est pour la caméra. »

Son regard glisse sur mes poignets meurtris par le fer des menottes. Devant mon silence, sa patience diminue rapidement et il me toise en prenant soin de placer dans son regard toute la haine dont il est capable. Je dévie finalement le regard vers la caméra contre le mur avant de serrer mes poings :

« Iris Jefferson. Vingt-six ans. »

Il hoche la tête et sort la photo d'identité d'un jeune homme, d'environ mon âge. L'index de mon interlocuteur se pose trois fois successivement sur le visage photographié, traduisant sa nervosité :

« Est-ce que tu le connais ? »

J'avance mes mains pour saisir le papier calmement afin de le voir de plus près. Patient numéro 072, un dénommé Alexander Werner.

« Que lui est-il arrivé ? »

— Réponds à la question.

— Je veux savoir pourquoi vous le cherchez.

— Tu n'es pas en mesure d'exiger quoi que ce soit.

— Dans ce cas, je ne dirai rien. »

L'homme inspire profondément et saisit fermement la photographie qui était

entre mes mains. Après un court silence, il sort une lame de sa poche et la plante sur la table, au centre de la photographie. Le visage figé du garçon se fait transpercer du couteau en plein nez. Je sursaute, tétanisée par tant de violence.

« Il a été retrouvé mort. »

Ma bouche s'ouvre et se referme sans comprendre, muette. Mes doigts se replient contre mes paumes et la stupéfaction coupe ma respiration, sous le choc. *Non... ce n'est pas possible.*

« Une enquête a été ouverte et tu es la suspecte principale.

— Vous n'êtes même pas flic. »

Mon visage se ferme et je me cambre en arrière, contre le dossier de la chaise.

« Pardon ?

— Ce sont eux qui vous ont envoyé ici. Tout ceci n'est qu'une mise en scène débile pour se donner un semblant de légalité là où il n'y en a pas. Je parie que vous n'avez même pas de mandat pour justifier ma présence dans cette salle, avec ces menottes. »

Je toise l'agent, qui reste sans réponse face à mes arguments. Je ris, constatant que j'ai raison :

« C'est bien ce que je pensais.

— Tu te crois drôle ? »

Ses mains se sont abattues contre la table, faisant sursauter les feuilles étalées. Il plante son regard dans le mien et je le soutiens, frémissant de peur. Ma voix se brise mais je me reprends :

« Pourquoi me posez-vous des questions si vous connaissez déjà les réponses ?

— Parce qu'il nous manque des informations te concernant.

— Je n'ai pas tué ce jeune homme.

— Alors qui l'a fait ?

— C'est vous.

— Moi ?

— Les responsables de cet hôpital. J'entends par là ceux qui coordonnent la mise en captivité et les expériences sur les jeunes. La raison pour laquelle je suis ici est simple, et très loin de ce meurtre dont vous m'accusez. Je suis assise sur cette chaise, car je représente une menace pour ceux qui se sentent visés par mes propos. Je pourrai tout balancer, voilà pourquoi. »

L'homme se redresse, perplexe. Il essuie son front avec le revers de sa manche et expire l'air de ses poumons en silence. Ses yeux cherchent à comprendre, et il se retourne vers la caméra, perdu.

« Bon sang mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? »

*Ah.* Visiblement, il n'était pas au courant de l'ensemble de l'affaire dont il s'occupe. Il semblerait que cet homme soit véritablement un enquêteur, engagé pour résoudre un meurtre. Ce que je ne saisis pas, c'est la raison pour laquelle l'hôpital l'a engagé alors que l'établissement connaît déjà le responsable. Je regarde avec un air amusé le policier se lever précipitamment, et crier dans le couloir :

« Qu'on m'amène ce foutu mandat ! »

Puis il claque la porte et retourne s'asseoir calmement sur sa chaise, le regard vissé sur mon visage et les mains jointes en signe d'attention. La sueur perle à son front, mais il l'ignore.

« Je t'écoute. »

Je souris et inspire lentement avant de déclarer, la voix claire et l'esprit détendu :

« Je m'appelle Iris Jefferson. J'ai effectué des études de psychologie et suis spécialisée dans l'étude et l'analyse du comportement humain. J'ai récemment passé mon diplôme afin de faire certifier mes connaissances. Cela fait deux mois que je travaille dans cet hôpital, dans la section inférieure, celle où personne n'entre, à moins d'y avoir été invité. Pour que vous compreniez, il est plus cohérent de commencer mon récit par le début, vous ne croyez pas ? »

*C'était il y a deux mois.*

Je marche dans la rue entre les passants occupés et pressés par l'horloge. Je traverse une grande place et observe les habitants qui se hâtent à leurs petites habitudes. Mon visage se tourne vers l'horizon d'immeubles et je plisse les paupières en constatant l'heure avancée. Devant moi, le soleil menace de se coucher, et le ciel s'obscurcit légèrement. Le bruit des commerçants qui baissent leurs rideaux de fer fait fuir les oiseaux gourmands sur les terrasses. Peu à peu, la place se vide, et chacun rentre chez soi. Ici, tout ferme tôt. La ville dans laquelle je réside n'est pas sûre, et y rôder tard le soir pourrait s'avérer dangereux. Plusieurs affaires de drogues ont été dévoilées au grand jour cette année et ma méfiance n'a fait qu'augmenter depuis. Je ne voudrais pas devenir le dommage collatéral d'un des trafics illégaux qui s'opèrent dans certains quartiers.

\*\*\*

Des grésillements se font entendre dans le salon de mon appartement et je me

lève de mon siège pour régler la fréquence de ma petite radio. La modeste chaîne locale propose des chansons assez variées et tient au courant ses auditeurs quant à l'actualité de la ville et ses environs, ce qui est assez pratique en absence de télévision. Mes chaussettes glissent sur le sol tandis que je me dirige vers la cuisine avec nonchalance. Je saisis ma tasse de lait et tente de recoiffer mes cheveux d'un air distrait. Mon attention est centrée sur les informations locales transmises en radio.

*« Aujourd'hui et toute cette semaine, le soleil s'annonce radieux sur tout le territoire... »*

Mes doigts jouent avec une mèche de mes cheveux et je termine de déjeuner rapidement. Je saisis ma veste et l'enfile sur mes épaules en silence.

*« Attention cependant au trafic routier qui s'annonce dense, dû à un transfert sous haute surveillance policière. »*

Je hausse les sourcils, surprise. J'attrape mes clés et jette un coup d'œil à la rue en bas de mon immeuble. Pas de bouchons à l'horizon pour l'instant. Je souris et tire mes rideaux d'un geste avant de me diriger vers l'issue de mon appartement. Je referme la porte après mon passage et descends à petites foulées les marches étroites. Une fois à l'air libre, j'inspire et replace ma veste. Je passe avec entrain devant la grande place bondée par la foule. La petite agitation est causée par des gyrophares clignotants bleu et rouge au loin. Je joue des coudes pour me frayer un passage jusqu'à la boulangerie la plus proche. Tandis que je m'arrête devant la petite vitrine propre, un homme me heurte l'épaule et je recule, tirée de force de mes pensées. Mes pièces de monnaie se déversent sur le sol et je retiens un juron. Croyant à un pickpocket, je tâte l'entièreté de mes poches afin de vérifier leur contenu. Constatant que rien ne manque, je soupire de soulagement. Je me retourne, étourdie. Je n'ai pas le temps de voir le visage de cet homme, mais celui-ci s'excuse déjà. Il se hâte ensuite de reprendre son chemin en silence, l'air confus.

\*\*\*

La chaleur du soleil réchauffe ma peau et je constate la date d'aujourd'hui sur mon téléphone. Nous sommes le 26 juillet, jour de mon anniversaire. L'emploi du temps des études et la charge de travail ont totalement sorti cette date de mon esprit. Je bifurque au coin de mon immeuble et déverrouille la porte calmement, réfléchissant aux activités que je pourrais faire en ce jour. Dans les escaliers, j'allume mon téléphone et compose le numéro de ma messagerie pour écouter mes appels en absence. Deux de mes amis, trois de mes parents, et un pour un

démarchage commercial.

*« Salut Iris, je sais que tu es occupée en ce moment, j'aimerais que tu passes à la maison chercher Pantoufle, il est encore en déprime sur le canapé, je ne sais plus quoi faire. »*

Message de Zoé, mon ancienne colocataire. Pantoufle, c'est son chat. Un animal croisé entre le paresseux et la poule, pour sa flemmardise et son intelligence. Un vrai empoté, celui-là. Sa journée se résume à longer les murs et miauler pour manger, et ce, durant des heures. Je l'ai supporté six mois, mais heureusement Zoé a trouvé un emploi comme comptable à l'autre bout de la ville et a pu s'acheter son propre appartement. Depuis, Pantoufle déprime.

Je clique sur un autre message, lasse.

*« Coucou ma chérie ! Ta mère et moi te souhaitons un très bon anniversaire ! D'ailleurs, elle est en déplacement cette semaine et je dois aller voir ta tante pour l'aider au bricolage, alors je ne serai pas disponible cet après-midi. Tu m'excuseras, j'aurais bien aimé te le souhaiter en direct, mais on s'organisera une autre soirée. Ce week-end ça te va ? »*

Bien sûr, papa. Je n'ai même pas le temps de m'occuper de moi-même, alors des invités, non merci. Je glisse mon téléphone dans ma poche sans écouter le dernier message. J'arrive sur mon palier et ralentis le pas, étonnée. Sur le paillason gît un bouquet de fleurs rouges, immobiles. Je me retourne pour voir de qui il s'agit, mais ne vois personne. Je saisis le bouquet parfumé entre mes doigts à la recherche d'une carte ou d'un mot pouvant indiquer l'identité de l'offreur. À ma grande surprise, le petit papier que je vis entre les feuilles délicates des tulipes ne contient ni mon nom, ni le numéro de ma porte. *« Pour Mauricette, tendrement. »*

Je soupire et dépose le bouquet devant la porte de ma voisine de gauche, heureuse élue. Je cherche mes clés dans ma poche et tourne la serrure, qui était déjà ouverte. Je pousse la poignée doucement, sur mes gardes. Zoé est-elle entrée récupérer quelque chose ? J'étais pourtant certaine d'avoir fermé la porte à clé...

*« Bon anniversaire ! »*

Je sursaute et observe avec joie mes amis et mes parents se réunir dans mon petit salon pour m'embrasser. Pantoufle, de sa joie habituelle, feule et manque de griffer quiconque s'approche du canapé, même Zoé. De retour sur son ancien territoire, il ne laissera personne l'en enlever.

\*\*\*

Au milieu des verres qui trinquent et des rires, Gaspard, un ami d'enfance, lève sa coupe et impose par ce geste le silence. L'attention totalement dirigée vers lui et à présent sérieusement intimidé, il cherche la main de Laure - sa conjointe qui est aussi mon amie - pour se rassurer. Il prend une grande inspiration avant de déclarer :

« J'ai une grande annonce à faire. Laure et moi allons nous marier. »

On entend alors un verre se briser sur le sol et l'ensemble des convives se retourner vers Zoé. Celle-ci observe le jeune couple quelques instants avant de s'enfuir dans la cuisine. Je la suis rapidement pour éviter la catastrophe. Je la retrouve assise, les larmes roulant sur ses joues, étalant son mascara noir autour de ses yeux. Je m'approche doucement, émue :

« Zoé... qu'est-ce qui ne va pas ? »

La vérité est que Zoé a toujours eu un faible pour Laure, sans jamais l'assumer clairement. Sauf que Laure est en couple avec Gaspard depuis déjà un an et que Zoé n'a jamais voulu s'y habituer. L'annonce de cette union officielle ne fait que réduire à néant les espoirs vains de mon amie. Je lui tends un mouchoir qu'elle refuse d'un mouvement de tête. Elle ouvre rapidement le frigo et vide d'une traite la bouteille de jus d'orange. Exaspérée, j'observe mon père entrer timidement dans la cuisine pour chercher de quoi ramasser les débris de verre. Je retourne dans le salon pour l'aider à nettoyer. Tandis que je me penche au-dessus du tapis taché, j'aperçois Laure qui s'avance dans le couloir pour rejoindre Zoé. En prévision d'un ultime affront, je me redresse, mais Gaspard pose sa main sur mon épaule doucement en signe qu'il est le maître de la situation. Peu rassurée, je jette un regard perdu à ma mère, debout au milieu du salon. Comme prévu, une engueulade explose et les voix s'échauffent. Dans une dernière volonté de paix, je leur crie de se taire et d'aller régler leurs problèmes ailleurs. Chose que Zoé et Laure prennent au premier degré, et sortent de l'appartement le pas lourd. Gaspard récupère ses affaires rapidement et passe devant moi avec une mine désolée. Il s'excuse pour le désagrément et je hausse les épaules, confuse. Suite à quoi il sort de l'appartement en silence. Je soupire et termine de ramasser les débris de verre quand ma mère vient me voir lentement :

« Nous allons rentrer, je pense que c'est mieux ainsi, au cas où tes amis reviendraient. »

Je hoche la tête sans un mot, dépassée par les événements. Ils ne reviendront pas, ce n'est pas nécessaire. S'ils n'ont pas encore réglé leurs problèmes, au moins éprouveront-ils de la culpabilité d'avoir ruiné cet après-midi festif. La